

Une jeune femme ravissante qui allait mêler sa mo

- Qu'est-ce qui vous pousse à vous rendre là où ça tape et là où ça saigne ?

- Ce n'est pas tellement "là où ça tape". Mais plutôt là où j'ai l'impression que les autres ne vont pas ou, en tout cas, pas assez. Massoud par exemple : je l'ai rencontré chez lui, dans le Panjshir, dès 1982, à l'époque où personne ne le connaissait. Sarajevo : j'y suis arrivé, avec quelques autres, dès le printemps 1992, avant le pont aérien, au tout début des bombardements de la ville. Et puis, maintenant, ces récits de voyage au Soudan, en Angola, au Burundi : l'idée, c'était d'aller dans les trous noirs de la planète, dans ces zones monstrueusement ignorées où l'on massacre à la chaîne. C'est aussi ça, pour moi, le rôle d'un intellectuel : aller mettre les projecteurs là où règne la pénombre.

- Pourquoi est-il si difficile de rendre compte des guerres modernes ?

- Les belligérants de ces guerres ont un rapport très ambigu, en fait, avec ceux qui viennent en rendre compte. D'un côté, bien sûr, il y a une forme de fascination, une volonté de retenir le regard, de s'inscrire coûte que coûte dans le grand spectacle mondial. Mais, de l'autre côté, il y a tout un tas de gens pour qui le statut de journaliste ne signifie rigoureusement rien : ils ne distinguent déjà pas les militaires et des civils ; alors, quant à donner aux journalistes un statut à part, c'est le cadet de leurs soucis. Les reporters sont traités comme des ennemis. Ou des espions. C'est ce qui vient d'arriver à votre camarade Michel Peyrard. Je l'ai parfois croisé sur le terrain. C'est un type formidable. C'est un de nos très grands reporters, doté d'une indépendance d'esprit absolue et on est en train d'instruire contre lui, à l'heure où nous parlons, un terrifiant procès en sorcellerie.

- Parmi les rencontres dont vous témoignez dans votre livre, quelles sont celles qui vous ont le plus marqué ?

- Difficile à dire. Il y a tant de personnages. L'idée même du livre, d'ailleurs, est de distinguer, identifier, singulariser des visages dans ces océans de misère que sont les pays où je me suis rendu. Par exemple, ces trois hommes que je vois mourir de faim dans les monts Nubas. C'est peut-être une des choses qui m'ont le plus marqué.

- Votre vision de la guerre n'a rien à voir avec celle de la plupart des écrivains du XX^e siècle...

- Il y a toute une littérature de guerre qui, en effet, me semble débile, répugnante et fausse. C'est, par exemple, Montherlant. Ou Drieu la Rochelle. Tout ce grand carrousel homosexuel et phalique qui nous dit la beauté du combat,

On avait un doute. Bernard-Henri Lévy parlait beaucoup de la guerre. On le voyait sur tous les fronts, en tenue d'intellectuel de choc. Se serait-il saisi des guerres pour dorer son image ? Pendant huit mois, B.H.L. a sillonné cinq pays oubliés de tous et rencontré des peuples qui s'entre-déchirent loin des yeux de l'Occident. Ses reportages en Angola, au Sri Lanka, au Burundi, en Colombie et au Soudan ont été publiés au début de l'été dans « Le Monde ». Mais il n'avait pas tout dévoilé. Pour aller jusqu'au bout de ce qu'il avait vu, entendu et senti, il fallait un livre : « Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire » (éd. Grasset). Même les plus sceptiques devront déposer les armes. L'écrivain a eu peur, froid, faim. Et il le dit. Il a frôlé la mort, rencontré les damnés de la guerre. Et il l'écrit. Face aux malheurs, il révisé bien des théories, et d'abord les siennes. A 52 ans, l'auteur de « La barbarie à visage humain » (1977) et de « La pureté dangereuse » (1994) livre un témoignage très personnel, où l'on croise une kamikaze, le commandant Massoud, des enfants soldats et des rebelles assoiffés de sang. Pour lui, c'est sûr, l'Histoire n'est pas finie. La chute du mur de Berlin a peut-être mis fin à un certain type de conflit Est-Ouest, mais l'avenir reste sombre : les guerres Nord-Sud – si elles ressemblent à la destruction des Twin Towers – s'annoncent apocalyptiques.

l'ivresse des corps qui s'affrontent, la magie de l'étreinte, l'accomplissement d'un destin d'homme à travers le choc guerrier, l'exaltation virile que tout cela produit. La vérité de la guerre, ce n'est pas ça. Ce n'est même pas un livre comme « L'espoir » de Malraux, que je trouve encore beaucoup trop héroïque. C'est le Bardamu du « Voyage au bout de la nuit » de Céline qui nous dit la laideur, la veulerie, la saloperie foncière de toutes les guerres. C'est ça que, moi en tout cas, j'ai vu : une humanité prostrée, abêtie, réduite, oui, à une espèce d'animalité primordiale et hideuse.

- Vous avez, dans votre livre, des propos assez durs contre l'humanitaire.

- Quand l'humanitaire est là pour remplacer la politique ; quand on envoie des sacs de riz aux Sud-Soudanais pour éviter d'avoir à les sauver et pour pouvoir se dire qu'ils vont juste, grâce à nous, mourir le ventre plein ; quand l'humanitaire ne sert qu'à mieux confondre, dans la même nuit, les bourreaux et les victimes, alors oui, c'est dégueulasse.

- Au Sri Lanka, vous rencontrez longuement une kamikaze. A quoi ressemblent ces personnes ? Sont-elles des extraterrestres ou des gens comme nous ?

- C'est vrai, j'ai eu cette chance. J'ai eu le privilège bizarre, mais le privilège quand même, de pouvoir observer de près le fonctionnement mental d'un kamikaze. Un extraterrestre, dites-vous ? Oh non ! Une jeune femme normale, ravissante, plutôt sensible, qui a juste été dressée à ce culte de la mort. Le fond de la mentalité kami-



En ex-Yougoslavie, pendant le tournage de « Bosna ! ».

Match 25/10/01